

L'œuvre géographique récente de Jean Gottmann

Pierre Camu

Volume 1, numéro 1, 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020003ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020003ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Camu, P. (1956). L'œuvre géographique récente de Jean Gottmann. *Cahiers de géographie du Québec*, 1(1), 25-38. <https://doi.org/10.7202/020003ar>

Résumé de l'article

Professor Jean Gottmann has written four books in the past six or seven years which constitute his main contribution to geography, especially in the field of political and economic geography.

Some of his ideas are and will be discussed ; they certainly bring forward new approaches to old problems and new techniques to old methods. His four books are analyzed and reviewed together : *l'Amérique* (1949), *A Geography of Europe* (1950), *la Politique des États et leur géographie* (1952), *Virginia at mid-century* (1955).

L'ŒUVRE GÉOGRAPHIQUE RÉCENTE DE JEAN GOTTMANN

par

Pierre CAMU

Professeur de géographie, Université Laval, Québec.

SUMMARY

Professor Jean Gottmann has written four books in the past six or seven years which constitute his main contribution to geography, especially in the field of political and economic geography.

Some of his ideas are and will be discussed ; they certainly bring forward new approaches to old problems and new techniques to old methods. His four books are analyzed and reviewed together : l'Amérique (1949), A Geography of Europe (1950), la Politique des États et leur géographie (1952), Virginia at mid-century (1955).

M. Jean Gottmann est l'un des géographes français les mieux connus au Canada. Il n'a pas enseigné dans les chaires de géographie de nos universités, il n'a pas publié d'étude particulière sur notre pays, excepté un chapitre sur le Canada dans son livre *l'Amérique*, mais il a beaucoup voyagé dans certaines de nos régions et certaines de nos villes. Il s'est fait connaître surtout par des publications d'intérêt exceptionnel dans plus d'un domaine de la science géographique.

Nous ne désirons pas présenter ici une bibliographie commentée de l'auteur, mais attirer l'attention sur quatre ouvrages, quatre volumes, qui ont été publiés depuis 1950 et qui constituent à date sa principale contribution. Les volumes en question sont : *l'Amérique* (1949), *A Geography of Europe* (1950), *La Politique des états et leur géographie* (1952), enfin *Virginia at Mid-Century* (1955).¹

Une brève note biographique s'impose, car deux des titres sont de langue anglaise, ce qui peut étonner le lecteur qui associe automatiquement à un géographe français, une production écrite en langue française.

M. Gottmann a été pendant plusieurs années l'élève des professeurs De Martonne et Demangeon en Sorbonne, puis l'assistant de ce dernier jusqu'à la guerre. En 1941, nous le retrouvons au service du Secrétariat à la défense des États-Unis. Après la guerre, il occupe un poste permanent à la Division économique et sociale de l'Organisation des Nations-Unies jusqu'au jour où il retourne à la vie universitaire en 1946-47, à l'université Johns Hopkins, de Baltimore (É.-U.). Il quitte Johns Hopkins en 1950 pour l'*Institute for Advanced Study*, de Princeton, où il est resté depuis. Ce dernier poste lui permet de se consacrer presque exclusivement à la recherche, gardant quelques cours qu'il

¹ P. CAMU. *L'Amérique de Jean Gottmann*, dans *L'Action universitaire*, vol. 17, n° 1, octobre 1950, pp. 66-70.

P. CAMU. *Une géographie de l'Europe*, dans *L'Action universitaire*, vol. 18, n° 4, juillet 1952, pp. 105-109.

donne chaque année à Paris dans le cycle des conférences de l'*Institut des sciences politiques*. Un séjour de six mois sur chaque rive de l'Atlantique ont permis au professeur J. Gottmann d'observer, d'écrire et de se faire l'interprète de l'Amérique aux lecteurs français, et de l'Europe aux lecteurs américains.

« L'AMÉRIQUE »²

La librairie Hachette, vers la fin de 1949, inaugurait une nouvelle série de volumes d'intérêt géographique, sur les cinq parties du monde. Chaque volume couvre un continent et le premier qui fut publié est l'œuvre d'un géographe français dont la réputation s'étend au-delà des frontières de son pays. *L'Amérique* de M. Jean Gottmann précède les études sur *l'Asie et l'Afrique* du professeur Pierre Gourou, *l'Europe* de M. Louis Poirier et *les Océans et l'Océanie* du professeur Aimé Perpillou.

Ces études vulgarisées n'ont pas la prétention de faire œuvre « très » scientifique, ni de discuter de problèmes géographiques restreints à un petit groupe de géographes, d'économistes et d'autres spécialistes, mais plutôt, à la fin du demi-siècle, de faire le point et d'offrir un tableau géographique du monde actuel. Comme le disent si bien les éditeurs dans un hors texte, ils offrent « un tableau géographique du monde contemporain, tel qu'il se présente après les bouleversements de la guerre et devant les perspectives de l'avenir. » Cependant, si l'on en juge par le premier volume de cette série, l'aspect scientifique géographique n'est pas négligé, mais présenté d'une façon agréable et vivante. Ceux à qui la géographie fut toujours une science pénible, un cauchemar, et qui se souviennent de longues listes de noms de pays, de rivières, de capitales et de montagnes, apprises par cœur en classe, y découvriront un tout autre aspect de la géographie. Ils se familiariseront avec une géographie qui est, non seulement une description des Amériques, mais encore une explication et une comparaison des paysages et des hommes. Voilà pourquoi ce livre n'est pas une nomenclature de noms compliqués et difficiles à prononcer, mais une étude descriptive qui explique en même temps le milieu naturel et humain et compare telle région ou tel coin de pays avec tel autre. Les géographes d'aujourd'hui s'attaquent à des problèmes de toutes sortes et, dans « un siècle où les problèmes de la condition humaine et de la vie économique se posent à l'échelle mondiale », leurs solutions et leurs recherches « aident à mieux se comprendre dans le mouvement accéléré de l'histoire ».

Les éditeurs, malgré les restrictions dont ils eurent à souffrir pendant longtemps, n'ont rien négligé pour soigner la présentation du volume, l'orner de photographies nombreuses, de cartes et figures de toutes sortes, qui ajoutent à la description et explication des pays d'Amérique. C'est un livre dont l'aspect plaît à l'œil et réserve beaucoup à l'esprit ; un coup d'œil sur la table des matières nous le révèle. L'auteur a divisé son volume en quatre parties : 1^o les caractères

² *L'Amérique*, Hachette, Paris, 451 p., 74 fig., 52 photos, 9 planches, bibliographie. Une deuxième édition revue et corrigée a été publiée en 1953 chez le même éditeur, 470 p., nouvelles cartes et nouveaux schémas.

originaux du Nouveau Monde ; 2° l'Amérique septentrionale anglo-saxonne ; 3° l'Amérique centrale ; 4° l'Amérique du Sud, en plus d'une introduction et d'une conclusion. Si l'on examine plus en détail chaque partie, on remarque peu de différence entre ce volume et d'autres études géographiques publiées auparavant ; par exemple, la première partie correspond à ce que l'on appelle géographie générale, étude physique et humaine du milieu. Les autres parties appartiennent à la géographie, dite régionale, où l'auteur étudie dans chaque région ou pays, depuis l'Arctique à la Terre de Feu, du Nord au Sud, les traits physiques et humains et les relations entre les groupes d'hommes et leur coin de pays. Ainsi l'Amérique septentrionale anglo-saxonne comprend les avant-postes arctiques, Alaska, Grand Nord canadien et Groenland, le Canada et les grandes régions des États-Unis ; la troisième partie traite des pays de la Méditerranée américaine, des Antilles, du Mexique et des Républiques centrales. Enfin l'auteur aborde les pays sud-américains par la façade septentrionale, Guyanes, Vénézuéla et Colombie, continue dans les pays andins, jette un long regard sur le Brésil et son monde tropical, puis quitte cet hémisphère sud par les pays du Rio de la Plata. Les trois Amériques dans un seul volume, c'est trop, dira-t-on ; il ne faut pas oublier que le but fut de présenter une synthèse d'ailleurs écrite d'une façon moderne et élégante.

Le lecteur canadien, habitué à lire des ouvrages dans le but de se renseigner sur les pays étrangers ou sur le sien, par curiosité, affaires ou culture, découvrira, sinon de nouveaux horizons, du moins de nouvelles faces, des profils inédits et un relief saisissant de pays différents du sien, qui possèdent aussi beaucoup de choses en commun, soit une nature, soit un héritage similaires.

M. Gottmann était tout qualifié pour écrire cet ouvrage. N'étant pas américain, il a vu et observé avec un œil impartial ; de plus, un long séjour aux États-Unis, surtout dans ces états de la façade Atlantique, des voyages au Canada, aux Antilles et en Amérique du sud, lui ont permis de comparer « hommes et mondes », espaces et civilisations. Son style, ses notes et remarques rappellent tantôt André Siegfried, tantôt Albert Demangeon.

Il y aurait beaucoup à dire sur les idées soulevées par l'auteur, idées de peuplement, de colonisation, de ressemblances et oppositions des Amériques, etc. L'un des chapitres qui nous a plu davantage, en partie à cause de son attrait et de son contenu, est consacré à l'organisation de l'espace américain. Ce titre nous rappelle une définition de la géographie que M. Gottmann lançait devant un auditoire montréalais, il y a quelques années. Il définissait la géographie comme l'étude de l'organisation de l'espace accessible à l'homme : définition discutable et discutée, toute fraîche encore, que ce chapitre illustre d'une façon remarquable.

Le mot espace est l'un des mots les plus importants du vocabulaire géographique. Que ce soit un jardin, une ville, une région ou un continent, c'est toujours un espace, base sur laquelle travaille le géographe : rechercher jusqu'à quel point cet espace est organisé par l'homme, c'est analyser chacun des éléments du milieu physique et naturel de cet espace donné, déterminer les relations entre chaque groupe de facteurs et synthétiser le tout en offrant

un tableau de la situation présente, de ses problèmes et solutions. L'espace américain est vaste et plein de contrastes, la nature américaine ne s'offre pas, elle se conquiert ; à ceux qui la domptent, elle livre de grandes richesses ; c'est le travail de l'homme en définitive qui humanise l'espace et l'organise. Cet espace américain s'est organisé peu à peu par le travail successif des civilisations ; aux civilisations précolombiennes des Aztèques, des Incas et Mayas dont les vestiges et de récentes découvertes archéologiques nous livrent chaque jour des pages quelquefois étincelantes de leur passé, succédèrent la colonisation espagnole avec ses plantations, ses mines, ses villes en damier, puis la colonisation anglo-saxonne, plus tardive, aux débuts difficiles mais soutenue par une doctrine et une foi toute puritaine. Que l'on compare les deux systèmes de colonisation, le système d'encadrement des Espagnols avec le système des fronts de colonisation anglo-saxonne qui balayent régions après régions, et l'on ne peut s'empêcher de remonter aux sources spirituelles des deux Amériques :

« Le catholicisme ultra-montain d'Espagne était à l'opposé de la doctrine sociale du puritanisme calviniste du *Mayflower*. Cette opposition se retrouvait dans les rapports sociaux à l'intérieur de la communauté : la société latine et catholique, composée surtout d'aristocrates et de bourgeois bien pourvus . . . , la société puritaine, formée de masses populaires recrutées sans systèmes. »

Stratification sociale dans le premier cas ; vie communautaire plus serrée dans le deuxième. En partant de ces distinctions, l'auteur explique la rapidité et la perfection avec lesquelles les États-Unis organisèrent leur territoire, constituèrent leurs réseaux de communications, développèrent leurs richesses naturelles, introduisirent le machinisme, etc., tandis que dans les pays d'Amérique latine, on passa directement de l'âge du mulet à celui de l'avion d'une part, avec des terres encore divisées en *latifundia* d'autre part. Le passé a divisé le Nouveau Monde en deux Amériques : la latine et l'anglo-saxonne qui représentent deux genres de vie opposés. « Il y a deux systèmes dans les rapports entre les hommes et l'espace ». L'auteur associe le Canada de langue anglaise à l'Amérique anglo-saxonne ; quant au Canada de langue française, il le classe comme « un cas mitoyen très curieux où caractères latins et américains s'enchevêtrent. » Tout en poursuivant ses observations sur le dualisme du Nouveau Monde, il met en évidence le facteur psychologique qui joue un rôle si important dans la géographie des pays et des peuples. Ainsi souligne-t-il que l'édification des États-Unis fut, sur le plan social et politique comme sur le plan religieux, le résultat d'un immense effort vers la libération de l'individu. « Le colon anglo-saxon croyait aussi, selon la doctrine calviniste, à la valeur de l'effort pour l'effort. » Au contraire, dans les pays d'Amérique latine, l'économie des plantations a toujours tenu le *peón* ou « l'homme engagé », comme on le dit si bien au Canada, dans une situation inférieure. Malgré ces oppositions, ces contrastes, ces coupures entre les deux Amériques, il existe aussi une unité américaine, des traits communs que l'on peut identifier dans le paysage : importance décisive de la circulation, dispersion de l'habitat rural, essor puissant de la vie urbaine, fragilité apparente des installations humaines, discontinuité de l'occupation du sol, enfin gaspillage de l'espace.

Partout, l'on sent que la maturité approche pour les jeunes communautés américaines. C'est sur cette note que M. Gottmann termine la première partie de son livre ; il démontre comment le mode et le degré d'organisation de l'espace sont la cause essentielle de différenciation entre les régions d'Amérique.

Quelques articles publiés dans des revues géographiques et autres, précédèrent la publication de *l'Amérique* et annonçaient déjà les principaux thèmes de son livre. Ainsi l'importance du facteur psychologique dans les études de géographie humaine comme l'un des régulateurs principaux des mouvements de population et types de peuplement était discuté dans les *Annales de géographie*.³ Dans son étude des changements de structure dans la géographie humaine des États-Unis, il remarquait la croissance d'un régionalisme récent qui prenait forme en Californie et au Texas, où l'on voyait surgir un esprit nouveau, qui rappelle les vieilles provinces de certains pays d'Europe.⁴ Que ce soit dans « Mer et Terre »⁵ ou, dans « Tendances d'évolution des Amériques »,⁶ M. Gottmann discutait plus à fond le régionalisme et rattachait ce problème à celui des aires de civilisations maritimes et continentales. Ce régionalisme récent, qui fractionne les États-Unis, indique un dépeuplement des régions intérieures et continentales, bien mises en valeur aujourd'hui, au profit des régions littorales et maritimes. Tous ces thèmes furent développés plus abondamment dans *l'Amérique*, et rappellent les travaux de Toynbee sur la vie des civilisations dans le temps plutôt que dans l'espace. M. Gottmann appuie sur le facteur espace, d'essence géographique ; parlant de la civilisation américaine (chapitre IX) :

« Pour la première fois depuis la Renaissance, la scène mondiale se trouve dominée par une civilisation dont la base est essentiellement continentale, qui n'eut jusqu'à une époque récente que des intérêts réduits à l'extérieur, à l'encontre de l'Europe occidentale et des civilisations antiques, elle n'a pas grandi grâce aux relations suivies et aux échanges par mer avec des pays lointains. Jusqu'ici, les États-Unis n'ont cherché hors de leurs frontières qu'une seule matière première indispensable : les hommes dont on faisait la nation. La situation se trouve renversée aujourd'hui : le peuplement est terminé, l'immigration réduite, mais le pays suréquipé est devenu pendant la guerre un grand exportateur et ne peut plus vivre dans une économie repliée sur elle-même ; il éprouve le besoin de s'ouvrir à la vie générale du monde, son expansion interne étant terminée. » (p. 227).

Cette dernière idée des zones de civilisations a retenu davantage son attention, car il la reprend chaque fois que l'occasion le lui permet.

On ne peut s'empêcher de glisser une mise au point. Au sujet du Canada de langue française, l'auteur a confondu Canadiens de langue française et Aca-

³ *De la méthode d'analyse en géographie humaine*, dans *Ann. de géog.*, vol. 46, n° 301, janvier-mars 1947, 1-12.

⁴ *Changements de structure dans la géographie humaine des États-Unis* dans *Ann. de géog.*, vol. 47, n° 306, avril-juin 1948, 97-108, (1^{er} article), vol. 47, n° 307, juillet-septembre 1948, (2^e article).

⁵ *Mer et Terre, esquisse de géographie politique*, dans *Annales (Économies, Sociétés, Civilisations)*, vol. 4, n° 1, janvier-mars, n° 1, 1949, 10-22.

⁶ *Tendances d'évolution des Amériques* dans *Politique étrangère*, vol. 13, n° 4, août 1948, 315-328.

diens. On a l'impression qu'après la cession du Canada à l'Angleterre, tous furent déportés vers la Louisiane et ailleurs et qu'ils revinrent conquérir les rives du Saint-Laurent. Les Canadiens de langue française sont demeurés sur les rives du Saint-Laurent et ont créé, par un genre de vie particulier, un groupe homogène qui est devenu l'un des blocs de base de la nation canadienne. Les Acadiens, qui habitaient surtout les provinces maritimes, furent seuls déportés ailleurs et revinrent en partie vers leurs provinces d'origine où ils sont toujours.⁷ Légère confusion, d'ailleurs vite oubliée, quand on compare sa vive compréhension des problèmes et de l'espace canadien à celle d'autres chercheurs étrangers qui croient tout savoir sur le Canada.

Ce livre constitue l'une des premières mises au point et des plus récentes sur les pays américains qui n'ont pas connu les destructions, migrations et infortunes des pays nord-africains, européens et asiatiques, mais qui n'en furent pas moins transformés au cours de cette dernière décennie. Ces années en effet, ont orienté les peuples du Nouveau Monde sur une voie nouvelle ; « de cette voie qu'ils sauront choisir, dépend l'avenir des civilisations modernes. »⁷ C'est l'un des grands mérites de ce livre que de saisir la position de l'Amérique au moment où elle va faire le pas.

« UNE GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE »

Un an plus tard, l'auteur publiait une autre étude d'intérêt géographique, écrite cette fois en langue anglaise et consacrée au plus petit des continents, à l'Europe : *A Geography of Europe*.⁸

La présentation matérielle, l'intention de l'écrivain, la façon de traiter son sujet et le sujet lui-même, sont autant de points de ressemblance entre les deux œuvres.

On reconnaît, dans ce livre sur l'Europe, le goût délicat et précis qui a présidé au choix de nombreuses photographies et cartes. Nous regrettons cependant qu'il n'y ait pas plus de cartes récentes et originales ; la plupart des cartes dans le texte furent reproduites de la *Geographical Review*, elles sont excellentes mais elles ont de l'âge. Nous ne retrouvons pas de cartes hors-texte, en couleurs, comme celles qui illustraient si bien l'*Amérique*.⁹ On renvoie le lecteur aux atlas de poche ou mondiaux. Hélas ! les lecteurs ne possèdent pas tous des atlas de poche ou autres, quelques cartes de références y auraient suppléé à souhait. Une bibliographie annotée et un index, surtout géographique, complètent le texte. Quant à la qualité du papier, il s'agit ici d'une édition luxueuse.

L'intention fut la même, les deux volumes sont de hautes vulgarisations pour le public et l'étudiant. Ce volume sur l'Europe fut écrit pour des étudiants

⁷ Le texte fut corrigé dans la deuxième édition.

⁸ *A Geography of Europe*, Henry Holt & Co., New-York, 1950, LX, 688 pp., photographies et cartes. La deuxième édition, revue et corrigée, était publiée en 1954 chez le même éditeur, XII, 724 pp., cartes et illustrations.

⁹ Cette remarque sur la cartographie de la première édition ne s'applique plus dans le cas de la deuxième édition.

américains, lit-on dans la préface. Heureusement on a conservé au volume le caractère d'un livre et non pas celui d'un manuel. Les séries de questions indispensables qui résument chaque chapitre ne sont pas là, ni les tableaux synoptiques, ni le numérotage des paragraphes, ni les divisions de chapitres. Plusieurs étudiants furent déçus d'ouvrir et de consulter un « manuel » différent qui exige des efforts mais offre davantage à l'esprit. Il dépasse, à notre avis, bien d'autres « manuels » du même genre et nous sommes convaincus que le public anonyme et averti appréciera à sa juste valeur une œuvre pénétrante et soutenue. Il y a un certain parallélisme quant à l'auditoire ; d'une part *l'Amérique*, écrite en français, était destinée au lecteur européen, d'autre part *l'Europe*, écrite en anglais, s'adresse au lecteur américain. Nous avons discerné, enfin, une autre intention, celle de nous offrir une synthèse et une mise au point sur un continent tel qu'il apparaît dans ces années 1945-50, c'est-à-dire morcelé, pétri par des siècles d'histoire, densément peuplé, et encore incertain de son avenir.

M. Gottmann traite d'abord de la géographie générale de l'Europe et ensuite de la géographie régionale des grandes divisions européennes, des pays et de leurs régions les plus importantes. On retrouve des titres de chapitres et des idées familières. Plus que dans toute autre étude géographique du même genre, l'auteur plonge dans le passé pour découvrir les caractères permanents d'un pays, d'une région ou d'une ville.

Le sujet présente la même unité, le même cadre, un continent, mais toute comparaison s'arrête là, car l'essence diffère. Il ne s'agit plus d'une masse continentale, mais d'une agglomération de péninsules, ou même « d'un cap de l'Asie », d'une Europe aux traits physiques changeant de signification de siècle en siècle, depuis que des groupes d'hommes modèlent ses paysages, se disputent pour ses bassins de drainage, ses chaînes de montagnes ou ses plaines fertiles.

La première partie est consacrée aux caractères généraux de l'Europe, d'abord à ses caractères physiques, à son architecture, son climat et sa végétation, ensuite à ses caractères sociaux et économiques, à l'organisation de l'espace par ses habitants et à l'utilisation des ressources.

L'Europe de l'Ouest constitue le sujet de la deuxième partie, la plus longue et, à notre avis, la meilleure. Après une introduction sur la personnalité de l'Europe, l'auteur analyse tour à tour, « tantôt avec la profondeur de vues d'un Européen, tantôt avec toute l'objectivité d'un étranger », les pays scandinaves, où l'effort humain apparaît avec le plus de force, les îles Britanniques situées en marge du continent, et que l'histoire, l'économie et la politique ont rattachées à d'autres parties du monde, les pays du Bénélux, les plus petits états mais parmi les plus importants, la France, la plus vieille nation de l'Europe et qui lui a tant donné, enfin la Suisse, « une merveille économique » et une terre de la démocratie par excellence.

Le titre de la troisième partie convient bien à l'Europe centrale, M. Gottmann l'intitule en effet : « The tidal lands of Europe » (les laisses bordières de l'Europe). Axe ou tampon, l'Europe centrale est la Lotharingie des temps modernes, plus que jamais une région d'états-tampons, depuis la Finlande, en

incluant l'Allemagne, la Pologne et la Tchécoslovaquie, jusqu'aux pays du Danube, l'Autriche, la Hongrie et la Roumanie.

La géographie de trois péninsules et de beaucoup d'îles, voilà l'Europe méditerranéenne, sujet de la quatrième partie. (Péninsule ibérique : Espagne et Portugal ; péninsule italienne et péninsule balkanique : Yougoslavie, Albanie, Bulgarie, Grèce et les détroits). C'est un semble de pays qui habitent sous un même climat, dans un même décor et ont subi plus ou moins une évolution semblable.

Enfin, la cinquième partie traite surtout de la Russie, ce géant de l'Est (la partie européenne de l'U.R.S.S.) et des républiques soviétiques marginales, issues de la dernière guerre mondiale.

En guise de conclusion, l'auteur dégage de cette mosaïque de pays et régions, la dualité et l'unité de l'Europe, à l'aube peut-être d'une autre renaissance.

Nous n'appuierons pas ici sur les idées principales, nous aimerions au contraire signaler l'évolution de quelques-unes d'entre elles, appliquées cette fois-ci à l'Europe et exposées dans les chapitres traitant de l'organisation de l'espace et de l'utilisation des ressources.

Expliquant l'organisation de l'espace européen par l'homme, M. Gottmann se pose la question suivante : qu'est-ce qui intéresse plus le géographe que la combinaison des éléments qui différencient une région donnée, habitée par un groupe de gens bien déterminés, de n'importe quelle autre région ? Parmi les causes de ces différences, il y a les éléments physiques qui jouent rarement une part prédominante mais surtout les forces sociales et humaines, soit les hommes et leurs civilisations. L'auteur retrace donc la continuité du peuplement, le rôle primordial joué par les transports, la modification des paysages par les hommes (qui ont fait de l'Europe le continent le plus humanisé qui soit), l'habitat rural et les problèmes agraires, enfin l'importance des régions culturelles et du facteur spirituel. Il souligne le fait qu'à la fin de cette lutte longue et intense entre les peuples à la recherche des frontières de leurs pays, ils finirent par accepter la formule du *cujus regio, ejus religio*, illustrant la part décisive que le facteur spirituel a jouée dans la formation des régionalismes européens. Pour se distinguer de ses voisines, une région requiert plus qu'une montagne ou plus qu'une vallée, plus qu'une langue ou plus qu'une spécialité, elle a besoin essentiellement d'une foi solide fondée sur un *credo* religieux, de quelques éléments de structure sociale et politique et souvent d'une combinaison de ces trois éléments. L'auteur ouvre ici une nouvelle avenue aux géographes. Il les invite à chercher le « pourquoi » des problèmes présents et des structures régionales dans le passé religieux et spirituel. On frôle le domaine de la sociologie, mais il ne faut pas hésiter à prendre l'explication propice à la compréhension intime d'un territoire, là où elle se trouve :

« Les techniques changent, mais les croyances demeurent. Le partage de l'espace en Europe est compliqué, parce qu'à travers cette très longue histoire, beaucoup d'influences étrangères furent assimilées, des cloisons rigides ont été érigées dans les esprits des gens. On ne devrait jamais oublier ce facteur spirituel en étudiant les régions et les problèmes européens ; ce qui fait de la géographie une science complexe et difficile. »

Dans le chapitre suivant sur l'utilisation des ressources, il ne s'agit pas d'énumérer et de commenter la liste conventionnelle des ressources naturelles et humaines, comme les forêts, les pêcheries, les mines ou l'agriculture, l'industrie et le commerce mais de constater que l'Europe a développé une méthode de conquête et d'organisation de l'espace, appliquée cependant à deux zones, d'abord à son territoire propre et continental, ensuite aux territoires des mers bordières et d'outremer.

L'originalité de son économie dépendit, dans une grande mesure, de la balance qu'elle maintint entre ses intérêts continentaux et maritimes. Le problème décisif auquel l'Europe fait face aujourd'hui, vis-à-vis de l'économie mondiale, est de savoir si elle continuera d'assurer à une population sans cesse croissante, un standard et des conditions matérielles de vie raisonnables. Car cette économie qui avait permis de donner à tant de gens des genres et des standards de vie élevés, n'existe plus ; l'Europe est divisée en deux, chacune de ses parties a été affectée par la guerre, son économie est moins importante pour le reste du monde qui lui doit beaucoup, tant en hommes qu'en techniques de toutes sortes ; on se demande si l'Europe a perdu foi dans sa propre mission, dans son propre avenir, et si, par conséquent, elle reprendra jamais la place qu'elle a occupée. Le problème n'est plus un, il a plusieurs aspects régionaux et essayer de le résoudre, c'est trouver des solutions à l'échelle régionale. M. Gottmann, dans les chapitres suivants, dépasse la géographie traditionnelle, descriptive et explicative, pour s'engager dans ce que nous appellerions nous-mêmes une géographie pratique, qui s'attaque à des problèmes et cherche à les résoudre. Chaque pays, chaque région n'a pas toujours ou n'est pas un problème, d'autres par contre en sont un ou en ont plusieurs. Il est rare, lorsqu'on essaie de comprendre une terre grande ou petite, avec ses constantes, ses relations et son dynamisme, de ne pas y découvrir un ou des problèmes, la plupart du temps passionnants. La contribution qu'apporte le géographe aux problèmes présents en est une de synthèse, synthèse des éléments épars, qui, lorsque groupés, offrent une réponse ou une solution, autrement invisible. Ces éléments sont les données de la nature (topographie, climat, structure du sol et du sous-sol, flore et faune), puis celles de l'histoire, c'est-à-dire un passé dont l'héritage explique, lorsqu'il est bien connu, les formes actuelles où l'homme apparaît comme un produit de la nature et de l'histoire locales, enfin celle de la population présente et de son activité. Voilà en raccourci la méthode géographique qu'illustre l'auteur, méthode qui fournit aux théoriciens un appui matériel et confine les problèmes à des cadres régionaux où ils ont plus de chances de trouver des solutions appropriées.

Monsieur Gottmann précisait davantage sa pensée sur la géographie, dans deux articles récents qui rappellent les thèmes développés dans ses livres.¹⁰

Il dégagait dans le premier article, « De l'organisation de l'espace », quelques considérations entre la géographie et l'économie, montrant d'une part

¹⁰ *De l'organisation de l'espace. Considérations de géographie et d'économie.* Dans *Revue Économique*, 1, mai 1951, 60-71.

Geography and International Relations dans *World Politics*, vol. III, n° 2, janvier 1951, 153-173.

que le souci principal du géographe est la répartition dans l'espace de la variété mais aussi des caractères d'homogénéité du monde dans lequel l'humanité se meut, d'autre part que le souci de l'économiste est le besoin d'administrer le monde et ses divers compartiments, de rendre un espace donné viable pour la communauté qui l'habite. Il se résumait ainsi, dans une formule heureuse : « en somme, l'organisation de l'espace intéresse les géographes parce que « espace », les économistes parce que « organisation » ; les géographes cherchent à comprendre, les économistes recherchent les moyens d'agir ». Dans le deuxième article, « Geography and International Relations », il délimitait, cette fois, les relations étroites entre la géographie et les relations internationales (considérées comme sujet de la science politique). La variété des différentes parties de la surface de la terre est la raison d'être de la géographie tandis que les divisions politiques sont les raisons d'être des relations internationales. Les différences peuvent être organisées sans être supprimées, remarque l'auteur, la multiplicité des genres de vie régionaux peut être maintenue et améliorée par une coopération générale.

« LA POLITIQUE DES ÉTATS ET LEUR GÉOGRAPHIE »¹¹

Est-ce bien là une étude écrite par le même auteur ? Que de changements dans la présentation matérielle, pas de cartes, pas d'illustrations, beaucoup moins de pages, en somme une brochure plutôt qu'un livre ! Ne nous méprenons pas davantage, car le style nous est familier, la méthode d'analyse et de synthèse nous est connue, les idées mêmes ne sont pas étrangères. Mais alors de quoi s'agit-il ? D'un essai de géographie politique dans lequel l'auteur a repris les thèmes développés dans ses grands tableaux des continents et qu'il nous présente sous forme de système. Cet essai appartient autant à la science politique qu'à la géographie, mais il a ceci d'original pour les géographes qu'il est un des premiers essais du genre en français.

La politique d'un état s'élabore trop souvent uniquement en fonction du budget. Pour administrer le territoire convenablement se dit le politicien, nous avons besoin de tant d'argent, il impose alors au contribuable des taxes qui lui fourniront les revenus nécessaires. La politique d'un état devrait aussi s'élaborer en fonction de sa géographie, soit de la répartition des ressources naturelles, des hommes et de leurs activités, et des relations qui s'établissent entre cet état et les états adjacents. C'est le propre de la géographie, science du concret, d'étudier l'organisation de l'espace différencié, tandis que c'est le propre de la politique d'imprimer à cette organisation des formes nouvelles ou de préserver les anciennes.

Les doctrines géographiques ont déjà contribué à la réalisation de grands desseins, par exemple le *mare nostrum*, le contrôle d'une route ou d'un détroit, la délimitation d'une frontière par un fleuve ou par une ligne de crêtes ou par l'unification d'une région du globe. C'est avec la Renaissance, et après les grandes découvertes, que la carte du monde se modifie, que les états fixent leurs

¹¹ *La politique des états et leur géographie*, A. Colin, Paris, 1952, XI, 228 pp.

frontières et que des conceptions spatiales plus précises s'imposent à la politique. C'est vers cette époque aussi que les premiers essais de géographie politique apparaissent, sans toutefois porter ce titre ou ce sous-titre. L'auteur présente alors un résumé des travaux de Vauban (*la Dîme royale*), Montesquieu (*l'Esprit des lois*) et Turgot (*la Géographie politique*) parmi les ancêtres, et une analyse critique des premiers géographes modernes, Ratzel en Allemagne, Mackinder en Angleterre et Vidal de la Blache en France. De ces fondateurs d'écoles, il passe aux continuateurs qui développent les idées générales déjà émises et perfectionnent la méthode. Citons en France, Vallaux, Brunhes, Demangeon, Ancel, Siegfried, Gauthier, et Dion, en Allemagne, toute l'équipe de Haushofer qui développe la géopolitique (étude des principes et rapports qui s'établissent entre les États, leurs politiques et les lois de la nature), enfin aux États-Unis, Bowman, Huntingdon et Kish. Mais une doctrine qui rassemblerait les principales idées sur la géographie politique manque encore. Deux principes, cependant, s'en dégagent :

« le facteur psychologique est essentiel à la compréhension du compartimentement du monde, les cloisons étant bien plus dans les esprits que dans la nature, et la circulation, facteur puissant, permanent et omniprésent, modelant et remodelant constamment toutes les répartitions, y compris la répartition des cloisons matérielles ou spirituelles ».

Après cette revue des idées, l'examen des faits commence. Monsieur Gottmann étudie tour à tour les facteurs physiques qu'il expose dans son chapitre « Le Territoire en politique », les facteurs humains dans celui sur la « Répartition de la population », enfin les facteurs économiques dans celui sur la « Répartition des ressources et les besoins des états ».

Deux facteurs physiques sont en vedette, l'étendue du territoire limité par ses frontières et la position qu'il occupe par rapport aux territoires voisins. La connaissance intime de ces facteurs est à la base de l'action politique, car elle permet de déterminer tout le jeu des relations extérieures. Mais il n'est pas de politique ni de géographie sans population, l'étude quantitative et qualitative de la population du territoire s'ajoute, car, après tout, les états sont séparés les uns des autres bien plus par leur organisation interne qui est l'œuvre des hommes. Enfin la géographie d'un état est incomplète si l'on néglige l'examen des facteurs économiques, la répartition des ressources et des besoins. Voici où le géographe, nous dit l'auteur, semble enseigner à ceux que la politique préoccupe, leurs possibilités et leurs limites : ne donne-t-il pas dans la géographie économique classique le tableau des ressources des diverses régions du monde ? Tableau qui révèle en même temps l'inégalité du partage et de la tendance, disons plus justement, le but politique de chaque état de donner à ses habitants autant que les voisins obtiennent, d'organiser l'espace territorial de manière à n'avoir rien à envier aux autres.

Les trois idées dominantes qui se concrétisent à mesure que nous avançons dans la lecture de cet essai si intéressant, sont, en premier lieu, le fait fondamental de la géographie politique qui est le cloisonnement du monde habité. Qu'on le veuille ou non les espaces accessibles aux hommes sont différents. Il y a des

régions, on sait pourquoi le monde est cloisonné, mais on ne sait pas aussi bien comment naissent les régions nouvelles, c'est-à-dire la tendance à s'individualiser d'un secteur de l'espace habité : province ou état. C'est à cet important problème de la naissance d'un état que M. Gottmann s'attaque en concluant. Et nous avons en deuxième et troisième lieu, les deux idées qui semblent s'opposer mais qui se complètent également, celle de la circulation et celle des iconographies. La circulation déplace, l'iconographie retient ; la circulation est principe de mouvement, l'iconographie est principe de stabilité. Ces deux pôles se rencontrent au carrefour, que ce soit la croisée du chemin, le village ou la ville :

« Au carrefour nous avons donc trouvé la réunion de la circulation, de l'iconographie et de la police, cette dernière symbolisant l'organisation politique et, de nos jours, l'État. Cette triple association fut fructueuse. Elle explique la différenciation de l'espace et son organisation. Elle permet de comprendre que le cloisonnement du monde tient plus aux barrières qui sont dans les esprits et aux orbites de rayonnement des carrefours qu'à toutes caractéristiques physiques inscrites dans l'espace. »

Nous ne rendons pas justice à l'œuvre en essayant de la résumer ainsi ; nous n'avons pas souligné par exemple ces explications neuves et nuancées de la notion de surpeuplement, de ressource, de frontière et d'expansion territoriale. Mais nous serons quand même satisfait si ces quelques paragraphes réussissaient à attirer l'attention sur un essai fort méritoire et qui, malheureusement, n'a pas reçu la diffusion qu'il mérite. On découvre souvent trop tard les livres qui ont beaucoup à donner.

« VIRGINIA AT MID-CENTURY »¹²

Jusqu'ici l'œuvre de M. Gottmann a été une œuvre de synthèse, synthèse de grands ensembles continentaux, l'Amérique et l'Europe, et synthèse d'idées sur la géographie politique. Nous avons déjà remarqué au passage le travail analytique en action dans tel ou tel chapitre, mais nous attendions encore l'œuvre d'analyse méticuleuse d'une région ou d'un pays en particulier. La publication de la *Virginie au milieu du siècle* répond à notre attente.

Il était difficile pour un géographe français de refuser l'invitation du *Old Dominion Foundation* d'étudier la Virginie, l'un des plus vieux états des États-Unis, chargé d'histoire et de traditions, et situé en plus de cela dans une des régions les plus belles d'Amérique. L'invitation était d'autant plus attrayante qu'elle permettait de préparer un exemple de monographie régionale à la française, appliqué à une région nord-américaine. Dans un cadre classique, l'auteur n'a pas hésité à présenter un problème et à en rechercher les causes et les faits. C'était satisfaisant aux exigences de l'école géographique américaine et moderne en général, qui préfère à la description régionale pure et simple, de décrire pour décrire et expliquer, que l'on s'attaque à un problème précis, quitte à l'exposer en se servant de la méthode descriptive et explicative.

¹² *Virginia at mid-century*. H. Holt, New-York, 1955, VII, 584 pp., nombreuses cartes et photographies.

Nous retrouvons la présentation habituelle du sujet en jetant un coup d'œil à la table des matières qui n'est pas assez détaillée à notre goût. Elle se divise en trois parties : premièrement, la terre et les hommes ; deuxièmement, l'utilisation des ressources ; troisièmement, l'organisation actuelle du territoire. Une introduction sur la signification de la Virginie et une conclusion sur la personnalité de l'état complètent le cadre. Mais laissons la forme et suivons l'idée maîtresse, le problème central qui pourrait se résumer de la façon suivante.

La Virginie a été pendant plus de deux siècles l'un des états-clés de la nation américaine, étant tout à la fois un état fondateur, un tremplin économique et une base d'opérations. La première question que l'auteur se pose est de savoir pourquoi cette région en particulier a fourni une contribution aussi précieuse qu'originale. Il trouve la réponse en partie dans sa géographie et son histoire, milieu propice à l'éclosion de genres de vie harmonieux. Une deuxième question s'enchaîne, pourquoi cette même région décline-t-elle et semble-t-elle se retirer dans l'ombre au moment du plus grand essor économique de la nation, après 1870, l'un des plus remarquables développements qu'un pays n'ait jamais connu ? La cause primordiale est que la vie régionale avait été brisée par la guerre de Sécession qui fit de la Virginie un champ de bataille sanglant, ruinant l'économie de plantations fondée sur l'esclavage et les marchés extérieurs, et détachant plus du tiers de son territoire pour la formation du nouvel état de la Virginie de l'Ouest. La reconstruction accapara toutes les énergies jusqu'au début du *xx*^e siècle, alors qu'une Virginie industrielle et urbaine apparut, orientée plus vers le Nord que vers le Sud. Il s'ensuit une réévaluation des ressources régionales à la lumière d'un état qui a conservé beaucoup de son passé mais qui, délibérément, cherche une voie nouvelle. C'est à ce moment que M. Gottmann décrit les régions et sous-régions de la Virginie, explique sa dualité et son unité, puis analyse minutieusement, l'une après l'autre, les grandes ressources et leur utilisation présente.

S'il débute par les forêts, c'est que la Virginie à l'arrivée des blancs était à peu près entièrement boisée, que plus de cinquante-huit pour cent du territoire l'est encore, et que son étude nous fait comprendre avantagement le milieu naturel et sa transformation par l'homme. De la forêt, on passe à l'agriculture, puis aux ressources du sous-sol et à l'industrie manufacturière. Il y a trop à dire sur chacune de ces activités économiques, contentons-nous d'énumérer ce qui fait la Virginie d'aujourd'hui : des forêts de feuillus et de conifères dont le pin, indispensable à une industrie de pâte-à-papier et de papier, une agriculture non plus de plantations, mais de fermes moyennes et petites où, à la culture du tabac et du coton, on a ajouté l'élevage, l'industrie laitière et le jardinage, l'exploitation des mines de charbon, de zinc et de plomb, des carrières de pierre ponce et de gravier, enfin une industrie manufacturière toute récente de tabac, de produits chimiques (rayonne, nylon et acétate), de textiles, de bois et de construction navale. On s'attendrait ensuite, logiquement, pour compléter cette étude d'ensemble des grandes activités virginienues, à l'analyse du commerce, des services et des moyens de transport. Il n'en est pas ainsi, mais tout cela se retrouve dans un chapitre intitulé : avantages et désavantages de la localisation, un des chapitres les plus remarquables, car quelques-unes des idées et réflexions

sont d'application universelle. L'auteur souligne la situation générale de l'État, carrefour continental, façade atlantique, à proximité de Washington, capitale fédérale, et porte d'entrée du Sud conservateur et retardataire. D'où reprise du thème sous une autre forme. Est-ce que la Virginie, toute imprégnée de vie moderne, qui voit s'étendre vers le Sud la grande zone urbaine Boston-Washington, que l'auteur appelle Megalopolis et qui entraîne avec elle sa moyenne et sa grande banlieue peuplée « d'étrangers », absorbera ces nouveaux genres de vie ou est-ce que les influences de l'extérieur changeront la personnalité de l'État? Qui intégrera l'autre? Sont-ce les pressions de l'extérieur, par exemple, le fait d'appartenir à une nation qui recherche sans cesse une plus grande prospérité et de plus hauts niveaux de vie, la position géographique juste au Sud du plus grand foyer d'activité économique des États-Unis, et les moyens de transports modernes qui ont brisé l'isolement et permis aux techniques nouvelles de pénétrer? Ou bien est-ce la résistance au changement : d'une part l'habitat encore dispersé et imprégné d'esprit rural qui a favorisé une ambiance de prudence, de stabilité et de conservatisme et, d'autre part, un système d'éducation fondé sur l'amour du passé, le respect de l'autorité établie et une hiérarchie sociale traditionnelle?

Les jeux sont faits. On a décrit et expliqué les forces en présence, les changements et les résistances au changement. Qu'arrivera-t-il? L'auteur prévoit de grands changements, mais sans spécifier leur nature et leur ampleur. Il s'arrête au seuil de l'avenir se refusant, parce qu'il n'est pas Virginien probablement, à indiquer à ceux-là qui lui ont ouvert portes et cœurs, ce qu'ils devraient faire. Il fournit au politicien, à l'administrateur et au citoyen, la mise-au-point et l'inventaire nécessaire à toute décision politique, il remet en lumière les constantes de la vie régionale. Plus d'une fois en lisant ce volume avons-nous pensé à la province de Québec par rapport au reste du Canada. Le parallélisme frappe, les comparaisons s'imposent, les réflexions s'appliquent. Il y aurait place pour une étude intéressante de géographie comparée.
